

PRENDRE SOUFFLE DANS LE LIMON DU FLEUVE: SAINT-LAURENT MON AMOUR DE MONIQUE DURAND

.....

MARCO MODENESI

Au lancement d'une "discussion sur les traces littéraires et imaginaires draguées par le Saint-Laurent", publiée dans *Le Devoir* du 27 juillet 2015, Catherine LALONDE affirme: "Évidence ou préjugé? Tous les Québécois ont sinon un souvenir, au moins une idée du Fleuve du Saint-Laurent"¹. En écho, on pourrait repenser aussi aux paroles de Mille Milles, jeune héros du second roman de Réjean DUCHARME, *Le Nez qui voque* (1967), là où il relève, en faisant allusion à Montréal, que même si le fleuve est là, "on ne l'entend pas. [...] On ne le voit pas. Mais [on] sent qu'il est là, qu'il coule en faisant semblant de ne pas couler, qu'il embrasse la ville"².

La présence du Saint-Laurent dans la littérature québécoise est, d'ailleurs, intermittente, certes, mais indéniable et elle accompagne production poétique et production narrative pratiquement de leurs débuts jusqu'à nos jours³.

Et c'est, en effet, sur *Saint-Laurent mon amour* de Monique DURAND⁴, livre qui a paru en janvier 2017, qu'il m'a paru intéressant de diriger mon attention.

Le texte de Monique DURAND (qui appartient significativement à la "Collection Chronique" de Mémoire d'encrier) est assez hétérogène pour ce qui est de l'identification de son appartenance à un genre défini. L'ouvrage s'articule en quatre grandes sections dont le titre relève, chaque fois, du domaine sémantique du fleuve, choix de composition qui traduit la volonté d'exprimer une unité de fond: 1. "Chemin d'eau", 2. "Rive Sud du fleuve", 3. "Rive Nord du fleuve" et 4. "Au large". Chaque section accueille un nombre variable, mais qui ne parvient jamais à la dizaine, de textes en prose, qu'on appellera, ici, par simple commodité, chapitres: des écrits qui s'approchent du reportage, du bref

1 Catherine LALONDE, "Le Nom du Fleuve", *Le Devoir*, 27 juillet 2015, <http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/446063/plint-d-eau-le-nom-du-fleuve>

2 Réjean DUCHARME, *Le Nez qui voque*, Paris, Gallimard, 1967, p. 263.

3 Cf., à ce propos: Vincent LAMBERT, *L'épopée du trop grand fleuve: le Saint-Laurent dans la littérature québécoise*, www.revue-analyses.org, vol. 9, n. 3, automne 2014; Yannick RESCH, "Le fleuve Saint-Laurent dans la poésie québécoise", *Études canadiennes/Canadian Studies*, n. 27, 1989, pp. 108-112.

4 Monique DURAND, *Saint-Laurent mon amour*, Montréal, Mémoire d'Encrier, 2017. Dorénavant: *SLMA*.

récit historique, de la réflexion personnelle et lyrique, des souvenirs et des impressions ou de la contemplation.

Ces pages donnent lieu à ce qu'on pourrait considérer comme une série d'incursions, de la part de l'auteure, dans le domaine de l'espace, mais aussi bien dans celui du temps, comme le suggère le titre du premier chapitre, "Souffle de fleuve, de gens et d'histoire".

Loin de se limiter à des séquences d'énoncés qui ne définissent que les traits du lieu que le texte raconte, plusieurs passages, dans le livre, sont consacrés à la description des aspects envoûtants du fleuve aussi bien qu'aux lieux qu'il touche ou qu'il traverse. L'*incipit* du livre est, à ce propos, exemplaire, et insiste tout de suite sur la multiplicité, sur la variété de l'essence profonde du fleuve, sur les "trajectoires [qui] ont fermenté dans le Saint-Laurent"⁵:

Je pense au bleu encre du Saint-Laurent et à la transparence de sa lumière. Aux cayes rocheuses qui gisent comme des visages tournés vers l'azur en face de Mingan, aux caps qui s'étirent, tranchés au sabre, le long de la côte entre Mont-Louis et Gros-Morne, et pourquoi celui-là, il y en a tant d'autres, à l'îlot du Pot à l'Eau-de-vie, au large de Tadoussac. Eau de vie, eau d'histoire, eau de nos sources vives, c'est bien de cela qu'il s'agit.⁶

D'autres passages insistent encore, à travers des paysages esquissés à partir du regard de la narratrice, sur la beauté et sur le charme du fleuve, cours d'eau majestueux et presque sans limites:

Le Saint-Laurent est un fleuve, bientôt estuaire, puis golfe qui souffle son vibrato jusqu'à l'île d'Anticosti et au-delà, jusqu'à Terre-Neuve. Et même jusqu'à Belle-Île-en-Mer, au large de la Bretagne, où vivent de nombreux descendants d'Acadiens.⁷

Les paysages ne se limitent pas, comme je viens de le dire, à la seule description du fleuve, mais s'étendent aussi aux terres qui sont touchées par le Saint-Laurent.

Saint-Laurent mon amour est donc riche en évocations de lieux, parfois presque mythiques, qui appartiennent à l'espace laurentien.

L'itinéraire des mouvements que le livre dessine en suivant le cours et les réalités du Saint-Laurent a une ampleur extraordinaire, comme en témoignent les dizaines de toponymes qui percent dans ses pages: Mont-Louis, Gros-Morne, Saint-Sulpice, Old Orchard, Tadoussac, Montréal, Sorel, Berthier, Repentigny, Gentilly, Sainte-Luce sur mer, Rimouski, Cap à l'Ours, Baie-Comeau, Trois-Rivières, Québec, Montmagny, île Greenly, îles-du-Bic, Rivière-du-Loup, Baie

5 *Ibid.*, p. 18.

6 *Ibid.*, p. 9.

7 *Ibid.*, p. 22.

des Chaleurs, Nouveau-Brunswick, Saint-Majorique, Parc Forillon, Sainte-Anne-des-Monts, Uashat, Blanc-Sablon, les rivières Saint-Jean, Romaine et Mingan, Tête-à-la-Baleine, Kégaska, La Romaine/Unamen Shipu, Anse-aux-Fraises, Fox Bay, Cape Anguille, Castors River, La Grand'Terre, Anse-à-Canards et Terre-Neuve, pour ne citer que quelques étapes.

Certains lieux, cependant, s'imposent, dans le texte, comme Gaspé – “péninsule, au nord austère entre mer et montagnes, majesté farouche [...] ; au sud, plus vallonnée, agricole, clément”⁸, ou comme les terres de la Rive Nord du Saint-Laurent qui semblent fasciner davantage l'auteur: l'île d'Anticosti – “terre mystérieuse au nom si évocateur”⁹, “perle du Saint-Laurent”¹⁰, “territoire inentamé comme il en reste peu dans le monde”¹¹, ainsi que l'archipel de Sept-Îles (lieux auxquels Monique DURAND consacre un chapitre chacun). Ce dernier, par exemple, frappe d'émerveillement la voyageuse, aussi bien que son lecteur:

On y arrive les yeux écarquillés. De surprise, sinon de stupeur. Une baie immense face à un archipel composé de sept îles, une côte en forme de fer à cheval, dont chaque extrémité se termine par un ouvrage pharaonique représentant un de deux pôles de l'économie de la ville: le fer et l'aluminium.¹²

Le panorama qu'offre la Basse-Côte-Nord, “à l'est de Natashquan”¹³, s'avère, d'ailleurs, une synthèse entre description réaliste et dimension féerique:

Pays d'aurores boréales vert et rose qui font vriller le ciel à vous donner le tournis. Pays d'icebergs. Et de baies protégées. [...] Contrée de paysages stupéfiants de beauté et de nudité, faite pour les amants de contemplation et de solitude. Deux infinis qui se rencontrent: la mer et la toundra. Il y a quelque chose d'ensorcelant, de transcendant diront certains, dans cette région. Peut-être parce qu'elle est la dernière *terra incognita* de l'Amérique du Nord.¹⁴

Le regard de Monique DURAND, on le voit, est très attentif aux traits naturels de ces paysages, mais il n'enregistre pas que ces aspects des lieux, comme en témoigne l'allusion au fer et à l'aluminium dans

8 *Ibid.*, p. 58.

9 *Ibid.*, p. 125.

10 *Ibid.*, p. 126.

11 *Ibid.*

12 *Ibid.*, p. 81.

13 *Ibid.*, p. 99.

14 *Ibid.*, p. 100.

l'évocation de la vue de Sept-Îles et comme le manifeste la page d'introduction de son livre, à l'allure sensiblement poétique:

Un canard colvert nous regarde. Des goélands de ville ou de campagne. Des pigeons, des moineaux, des fous de Bassan, des cormorans volettent dans l'air et dans nos têtes. Le grand héron s'amène tout à coup, nous labourant la vue de sa majesté.

Les bateaux, les petits et les grands, d'écorce, de bois et de fer, à voile, à moteur, les trois-mâts, les rafiots, les voitures d'eau, les barges, les cargos, les paquebots cabotent sur les siècles et sur nos songes.¹⁵

L'énumération, d'un côté, campe la faune du fleuve, mais elle compose aussi, presque en juxtaposition, l'ensemble des embarcations pour la navigation sur la voie fluviale et maritime: nature et technologie à la fois, comme il se produit dans la réalité de ces lieux, qui parfois en arrivent à se montrer, comme c'est le cas de Sept-Îles, "alliage de beautés naturelles et d'échafaudages humains"¹⁶.

On constate, dans les différents chapitres, une attention pour la flore, certes ("baies de chicoutai"¹⁷; "épinettes noires"¹⁸; "épilobes"¹⁹; "des myriades de bleuets"²⁰), mais surtout pour la faune de ces zones qui peuple – par la simple action de désigner ces animaux par leur nom – les pages de son livre. On rencontre ainsi "un rat musqué"²¹ qui annonce les débuts de la pollution des eaux du port de Montréal; des loups-marins dans les eaux de la Basse-Côte-Nord; les "petits pingouins"²² dont va se nourrir l'équipage de Jacques CARTIER en 1534, et les "grands pingouins"²³ que ses hommes contemplant; des "macareux moines" (ou perroquets de mer) à l'île Greenly ainsi que les baleines qu'on aperçoit au large de Gros-Morne²⁴, sur la face nord de la Gaspésie.

Il en est de même pour l'univers de la navigation du Saint-Laurent. Si le port de Montréal à l'époque de l'enfance de l'auteure est évoqué par un rapide souvenir²⁵, le livre appelle à l'esprit plusieurs bateaux, à partir de la *Grande-Hermine*, avec laquelle, Jacques CARTIER enlève, en 1536, Donnacona et ses deux fils; *Le Sable* "de la Clarke Steamship"²⁶, qui, en 1939 est le seul moyen de transport pour les habitants de l'Île

15 *Ibid.*, p. 5.

16 *Ibid.*, p. 81.

17 *Ibid.*, p. 102.

18 *Ibid.*, p. 80.

19 *Ibid.*, p. 67.

20 *Ibid.*, p. 44.

21 *Ibid.*, p. 10.

22 *Ibid.*, p. 64.

23 *Ibid.*, p. 65.

24 Cf. *Ibid.*, p. 47.

25 Cf. *Ibid.*, pp. 9-10.

26 *Ibid.*, p. 87.

aux Perroquets; en fin d'été 1936, "sur la mer [de Longue-Pointe-de-Mingan] danse une vingtaine de barges pour pêcher la morue"²⁷, on retrouve encore la "goélette *Marie-Louise*"²⁸ sur laquelle, en 1858, fait son périple dans la Basse-Côte-Nord l'abbé Jean-Baptiste-Antoine FERLAND; *Le Carrick*, "voilier à deux mâts, d'une longueur de sept pieds"²⁹, qui conduit au Québec les Irlandais qui abandonnent leur patrie à cause de la Grande Famine qui s'étale de 1842 à 1852; la *Bella Desgagnés* (véritable héroïne autour de laquelle pivote tout le chapitre qui porte son nom)³⁰, bateau "propulsé au biodiesel"³¹, et qui dessert de nos jours la Basse-Côte-Nord, ayant pris la place du *Nordik Express*³²; *La Renommée*, tristement connue à cause de son naufrage du 14 novembre 1736, au sud d'Anticosti³³, "le traversier *Camille-Marcoux*, entre Godbout, sur la rive nord, et Matane, sur la rive sud"³⁴, qui ramène l'auteure en Gaspésie pour rendre hommage à Walter SYNNETT, disparu en 2011.

Si Monique DURAND, comme on peut le voir à partir des quelques citations qu'on vient de lire, met en relief, à travers son écriture, surtout grâce au lexique évocatoire auquel elle sait avoir habilement recours, la beauté encore presque sauvage du monde du Saint-Laurent, le charme naturel de ces lieux et l'éclat magnifique des terres liées au fleuve, elle consacre aussi grande attention à la sphère de la navigation d'autrefois et d'aujourd'hui. *Saint-Laurent mon amour*, au demeurant, ne se veut pas un livre de pur exotisme géographique ou historique.

Le regard de Monique DURAND, d'ailleurs, s'attarde souvent sur ceux qu'on pourrait appeler les *riverains* – de toute époque – du Saint-Laurent. Plusieurs figures, du présent et du passé, envahissent, ainsi, les pages de son livre.

Certains chapitres ont la structure du conte historique et plongent le lecteur dans le passé lointain du Québec. *Gaspé* rappelle, entre autre chose, l'arrivée de Jacques CARTIER, en 1534, près de l'Île-aux-Oiseaux (Funk Island, aujourd'hui), pour continuer ensuite jusqu'à Belle-Isle et Blanc-Sablon³⁵. "Jeanne et Paul sur le fleuve" nous ramène à "une aube pastel [qui] se lève sur le fleuve Saint-Laurent", au mois de mai 1642. Jeanne MANCE et Paul de CHOMEDEY³⁶ font partie d'"une bande

27 *Ibid.*, p. 93.

28 *Ibid.*, p. 102.

29 *Ibid.*, p. 52.

30 Cf. *Ibid.*, p. 113.

31 *Ibid.*

32 *Ibid.*, p. 114.

33 Cf. *Ibid.*, p. 131.

34 *Ibid.*, p. 153.

35 Cf. *Ibid.*, p. 65.

36 Cf. *Ibid.*, p. 19.

d'amis champenois"³⁷ qui, "au bord de l'onde limpide du Saint-Laurent"³⁸, remonte le fleuve depuis Québec jusqu'à Montréal. Le 17 mai 1642, "les ancres sont jetées près d'une saillie de la rive, sur l'actuelle Pointe-à-Callière. C'est là que sera établie Ville-Marie."³⁹ Le récit du père CRESPEL concernant le naufrage de *La Renommée*, en 1736, est à la base du chapitre qui a comme titre le nom du bateau, alors que *Le Carrick*, à travers l'histoire tragique de la traversée océanique de Molly KAVANAGH et de sa famille, évoque les épisodes d'immigration de l'Europe vers le Nouveau Monde: "cent mille Irlandais quittèrent leur patrie en direction de Québec au milieu du XIX^e siècle, à bord de [...] bateaux-cercueils où ils mouraient comme des mouches."⁴⁰ La malheureuse histoire d'amour qui se produit en Nouvelle France, au Saguenay, à la fin du XVII^e siècle, entre Nicolas JÉRÉMIE et Marie-Madeleine TETESIGAQUOY renvoie à la première époque de la coexistence des Européens et des Amérindiens et aux difficultés qu'implique la rencontre de cultures différentes. L'évocation du dernier exploit des Frères COLLIN, trappeurs pour échapper à la misère, à la fin de l'été 1936 n'est que le énième témoignage que Monique DURAND puise dans le passé pour "raconter des vies de femmes et d'hommes dont l'existence est émaillée [au Saint-Laurent]"⁴¹ et à ses paysages.

Le Saint-Laurent, cependant, n'est pas seulement un fleuve, un paysage qui raconte une Histoire d'autrefois. Les vies vers lesquelles se dirige l'auteure, donc, concernent aussi l'époque contemporaine. Comme celle de Carmen Robinson, gaspésienne, exemple de dignité dans une vie aux exploits ordinaires et "reine de l'éperlan frit [...], au Rocher-Percé, ce bar mythique de la rue Rachel, à Montréal, où se rassemblaient les amants de musique country et les Gaspésiens nostalgiques"⁴². C'est aussi l'histoire de Noelline et Bertrand – qui ont choisi de devenir une famille d'accueil –, nés à Gros-Morne et qui habitent une maison qui "domine le grand large, d'où ils voient passer les bateaux, les baleines et les tempêtes de neige, de pluie et de vent."⁴³

En filigrane, Monique DURAND compose même le motif des traditions que le fleuve, de temps à autre et avec grand effort, remet aux riverains du présent: la musique que Gaspé préfère, "le country, si cher à son cœur, sur lequel à peu près tout le reste du Québec lève

37 *Ibid.*, p. 33.

38 *Ibid.*, p. 34.

39 *Ibid.*, p. 39.

40 *Ibid.*, p. 53.

41 <http://memoirendecrier.com/fleuve-saint-laurent-mon-amour-monique-du-rand/>

42 *Ibid.*, p. 43.

43 *Ibid.*, p. 47.

le nez”⁴⁴; la statue de la Vierge qui domine l’île aux Perroquets et qui protège “les navigateurs, les pêcheurs et [...] tous les voyageurs de l’eau”⁴⁵; érigée par Robert KAVANAGH pour une grâce obtenue; le *Cantique des terra-neuvas*, que chante l’ancien marin Aimé LEFEUVRE, “le dernier des terre-neuvas de Saint-Suliac”⁴⁶ et que “les équipages entonnaient parfois dans les tempêtes et les blizzards, croyant leurs heures comptées”⁴⁷; la complainte du XVIII^e siècle, *Vive la rose*, dans l’interprétation du Franco-Terre-Neuvien Émile BENOÎT (1913-1992), musicien et chanteur, véritable mythe de l’Anse-à-Canards où il était né, et que l’auteure livre aux lecteurs dans son souvenir; les Acadiens qui s’établirent sur l’île bretonne Belle-Île-en-Mer, après le Grand Dérangement de 1755.

Pareillement, le regard sur les riverains de notre époque permet aussi à l’auteure d’amorcer, au-delà de l’évocation du quotidien, une réflexion et une dénonciation sociales à propos de certains espaces du Saint-Laurent.

On retrouve là la raison de souligner les efforts pour tisser des liens entre Sept-Îles et Uashat, entre la communauté septilienne et la communauté innue. Modèle à imiter non seulement parce que les terres sur la rive nord du Saint-Laurent ont été “un haut lieu de croisement entre Indiens et Blancs”⁴⁸, mais parce que “chaque amitié qui s’invente avec l’Autre, est un petit rempart contre le racisme”⁴⁹ et cela s’avère fondamental si l’on considère un autre trait identitaire du fleuve, témoin de la multiplicité culturelle, dans sa nature d’“être définitoire avec des cultures diverses de part et d’autre de ses rives”⁵⁰.

De même, l’auteure relève que la vie contemporaine dans la Basse-Côte-Nord se fait encore à l’enseigne de l’isolement: “le reste du Québec et du monde ne sait rien ou presque de cette Basse-Côte-Nord faite d’une quinzaine de villages non reliés entre eux.”⁵¹ Réalité dont le principe vital et le gagne-pain pour sa population demeure encore aujourd’hui la mer, elle se caractérise par un “isolement géographique, mais aussi culturel”⁵². Un isolement qui peut assurer une “folle conscience de vivre libre”⁵³, mais qui, selon ses acteurs socio-économiques, “conduit toute la région à sa perte”⁵⁴ et dont le res-

44 *Ibid.*, p. 59.

45 *Ibid.*, p. 91.

46 *Ibid.*, p. 138.

47 *Ibid.*, p. 139.

48 *Ibid.*, p. 20.

49 *Ibid.*, p. 83.

50 *Ibid.*, p. 28.

51 *Ibid.*, p. 100.

52 *Ibid.*, p. 105.

53 *Ibid.*, p. 106.

54 *Ibid.*, p. 105.

ponsable – comme le relève Monique DURAND – est aussi le manque d'intérêt du Gouvernement et de sa politique. Destinée que ces terres partagent avec l'île d'Anticosti, "fille inconnue de la terre Québec"⁵⁵, "oubliée des gouvernements, des organismes, des touristes, de nous tous"⁵⁶.

On l'a bien compris: "Le Saint-Laurent est un voyage"⁵⁷. Un voyage aux escales multiples: moments de contemplation et d'évocation de l'immensité et de la splendeur du fleuve naturel, de tous ses paysages; fragments de l'Histoire dont le fleuve de mémoire garde le souvenir; éclats de vie quotidienne des gens dont la destinée implique le fleuve et que le fleuve a dans ses eaux, sur ses rives, dans ses terres; parcelles des cultures et des traditions que le fleuve sépare et unit à la fois.

Le livre de Monique DURAND est certes une déclaration d'amour pour le Saint-Laurent, mais c'est aussi un lieu textuel où l'on retrouve, grâce au fleuve, des fragments importants et significatifs de sa réalité géographique, historique, sociale et culturelle.

La pluralité des dimensions que l'univers du Saint-Laurent véhicule demande, alors, le mélange de tons et de genres de *Saint-Laurent mon amour*: le récit, le reportage, le souvenir, la description, le lyrisme, la dénonciation.

Saint-Laurent mon amour témoigne, de manière foisonnante, du statut extraordinaire que le Saint-Laurent acquiert dans l'imaginaire québécois.

Dans ce sens, il suggère aussi la nature inébranlable de ce statut qui paraît immuable, dans son essence, tout au long du temps: somme toute, la déclaration d'amour de Monique DURAND retrouve, de manière frappante, un sentiment que, de façon exemplaire, Gatien LAPOINTE exprime au début de son *Ode au Saint-Laurent* en 1963:

Ma langue est d'Amérique
Je suis né de ce paysage
J'ai pris souffle dans le limon du fleuve⁵⁸

Saint-Laurent mon amour est, à présent, du point de vue chronologique, le dernier témoignage de l'importance foncière du fleuve pour le Québec et Monique DURAND contribue, de manière extraordinaire, à confirmer, à consolider, à revigorer et à rénover le statut de mythe auquel le Saint-Laurent peut justement aspirer dans l'imaginaire québécois:

55 *Ibid.*, p. 126.

56 *Ibid.*

57 *Ibid.*, p. 26.

58 Gatien LAPOINTE, *Ode au Saint-Laurent*, Montréal, Les Éditions du Jour, 1963, p. 65.

On tient l'âme du Saint-Laurent entre nos mains glacées, pâte de navires, de noyés, d'oies blanches et de blizzards. [...] On voudrait retenir la sensation, se souvenir de tout, que rien ne s'évapore. Ce qui ne cesse de nous échapper est en même temps ce qui nous ancre dans ce pays-non pays, dont la seule certitude est un fleuve.⁵⁹

Références bibliographiques

- Réjean DUCHARME, *Le Nez qui voque*, Paris, Gallimard, 1967.
 Monique DURAND, *Saint-Laurent mon amour*, Montréal, Mémoire d'Encrier, 2017.
 Catherine LALONDE, "Le Nom du Fleuve", *Le Devoir*, 27 juillet 2015, <http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/446063/plint-d-eau-le-nom-du-fleuve>
 Vincent LAMBERT, *L'épopée du trop grand fleuve: le Saint-Laurent dans la littérature québécoise*, vol. 9. n. 3, automne 2014, www.revue-analyses.org.
 Gatien LAPOINTE, *Ode au Saint-Laurent*, Montréal, Les Éditions du Jour, 1963.
 Yannick RESCH, "Le fleuve Saint-Laurent dans la poésie québécoise", *Études canadiennes / Canadian Studies*, n. 27, 1989, pp. 108-112.

Abstract

Saint-Laurent mon amour is a long ode in prose to Saint Lawrence River and all its riverside residents. Composed by short stories, memories and impressions from the past and from the present, the book underlines the influence, the importance and the role that the river has in the life of many people; ordinary and extraordinary people who belong to the story and the history of Quebec. Monique Durand shows how deep are the ties between Quebec and its main river.

Mots clés

Saint-Laurent; Monique Durand; identité québécoise; Québec

59 SLMA, p. 5.

